

# DANIEL CROZES

## UN RÊVE D'ENFANCE

ROMAN

ROUERGUE

## Présentation

Le 14 juin 1944, alors que les campagnes sont encore sillonnées de convois de l'armée allemande, Marielle Lavabre réussit brillamment son certificat d'études. D'une modeste famille d'agriculteurs, cette jeune fille studieuse rêve de devenir institutrice, une ambition à sa portée selon tous les enseignants qui la connaissent. Inscrite dans une école catholique, le pensionnat Sainte-Anne, elle en découvre la discipline glaciale. Lorsque son frère Sylvain, destiné à reprendre la ferme familiale, annonce son prochain mariage avec leur cousine germaine, Marielle est loin de se douter des conséquences dramatiques que cette union va avoir sur sa propre existence. Dans ce roman qui lui a été inspiré par le rêve perdu de sa propre mère, Daniel Crozes campe l'émouvant portrait d'une jeune femme à qui sa famille demande de sacrifier ce qui lui est le plus cher, à une époque où l'on favorise unanimement les hommes. Pourtant Marielle, vive d'esprit, sûre de goût et habile de ses mains, va parvenir à faufler le chemin de son indépendance dans la dure étoffe de la condition des femmes. Et c'est dans le courage du monde paysan qu'elle puisera la force d'aller au bout de son idéal. Sa belle histoire nous est contée avec une profonde tendresse par un auteur particulièrement inspiré.

Historien et romancier, Daniel Crozes est l'auteur de près de cinquante ouvrages publiés aux Éditions du Rouergue. Profondément attaché à son Aveyron natal, il s'en est fait le chroniqueur et le conteur. En 2021 a paru *Une promesse d'été*, un très beau roman racontant le premier amour d'un lycéen.



DANIEL CROZES

# UN RÊVE D'ENFANCE

ROMAN

L'estive au  
**ROUERGUE**

*À ma mère qui rêvait d'être institutrice  
et à qui on ne permit pas de le devenir...*

Les lattes du parquet grincèrent dans le couloir. Les gonds de la porte gémirent. Lorsque Germaine pénétra dans la chambre de sa cadette, Marielle était éveillée depuis un moment. Réfugiée sous la couverture de laine, elle terminait à mi-voix les dernières révisions de géographie : les départements de France, leurs chefs-lieux, leur population, leurs massifs montagneux et leurs sommets, les fleuves et leurs principaux affluents. En ce mercredi 14 juin 1944, elle était convoquée dès 9 heures au cours complémentaire du chef-lieu de canton pour la journée d'épreuves du certificat d'études. Il était cinq heures. Une lune pleine et blanche éclairait le hameau des Vignes, diffusant dans sa chambre une lumière jaunâtre à travers le rideau de la fenêtre qui était d'une couleur safranée. Depuis une semaine, avant de s'endormir, en se réveillant, en surveillant les vaches ou les brebis dans les prés, Marielle ne pensait qu'au certificat. Elles n'étaient que deux

élèves de sa classe à se présenter à l'examen, Marielle et Mireille, toutes deux de ce même hameau des Vignes et donc voisines. Depuis quelques semaines, le jeudi après-midi et le dimanche après-midi, elles s'étaient souvent retrouvées tantôt chez Marielle tantôt chez Mireille, autour de la grande table de la cuisine familiale ou sous un arbre pour achever les révisions de ce que leur institutrice leur avait enseigné en prévision du certificat. Lectures et récitations, grammaire, orthographe, conjugaison, chant, problèmes de volumes, de surfaces, de trains qui se croisent et de robinets qui fuient, calcul mental, tables de multiplication, grands événements de l'histoire, nomenclature des départements... Pour chaque matière, elles avaient appliqué à la lettre les instructions de sœur Marthe, la directrice de leur école, qui ne les accompagnerait pas à Plaisance – le chef-lieu de canton – contrairement à l'instituteur laïque qui entendait soutenir jusqu'au bout ses deux candidates et ses trois candidats pour leur dispenser ses derniers conseils. En revanche, la religieuse les avait recommandées à la maîtresse qui était chargée de la classe des grandes de Notre-Dame à Plaisance et présenterait cinq candidates. Clément, qui habitait également le hameau des Vignes et passerait les mêmes épreuves mais sous la bannière de l'école publique, avait confirmé à Marielle et à Mireille la présence de son instituteur. La commune de Lasserre à laquelle appartenait le hameau des Vignes disposait donc d'une école sans Dieu – la Laïque – et d'une école de Dieu. Cette dernière avait été ouverte

à l'automne 1940 par deux religieuses de Sainte-Anne dont la congrégation était présente dans le chef-lieu depuis 1879 ; elles y avaient été incitées par le gouvernement de Pétain qui favorisait l'enseignement catholique. Germaine et François Lavabre y avaient inscrit Marielle qui avait pourtant fréquenté l'école laïque quand elle avait commencé son apprentissage de la lecture et de l'écriture, à l'image de sa sœur et ses trois frères. Catholiques pratiquants, ils n'avaient pas souhaité mécontenter le desservant de la paroisse au caractère ombrageux qui n'admettait pas la contestation ni, surtout, la supérieure de la congrégation qui avait accueilli leur fille aînée – Thérèse – dans le noviciat de la maison mère l'année même de la naissance de leur cadette. Marielle était une bonne élève au point que la directrice de l'école avait convaincu ses parents de l'envoyer au pensionnat de la maison mère après l'obtention de son certificat pour poursuivre ses études, préparer le brevet élémentaire que les plus brillantes passeraient dès leur troisième année. Sœur Marthe leur avait précisé qu'elle pourrait ensuite grâce au précieux diplôme enseigner dans l'une des écoles primaires de la congrégation. Devenir institutrice ? C'était son rêve d'enfant. Cette perspective séduisait d'autant plus Marielle qu'elle n'était pas intéressée par le quotidien de la modeste exploitation des Lavabre ni par un mariage avec un agriculteur de la commune ou des environs. Au près de ses parents, la proposition de sœur Marthe avait provoqué bien moins d'enthousiasme. Ils devraient dépenser pour



ses études alors qu'ils n'avaient pas déboursé un centime pour les quatre autres enfants. Après son certificat, Ambroise avait fréquenté les deux séminaires de Rodez avant de rejoindre le séminaire des Missions étrangères de Paris. Thérèse avait travaillé avec ses parents dans les champs, à la porcherie, au potager, à la maison pendant trois années avant son admission au noviciat. Sylvain, qui détestait les livres et l'école, avait été employé dans un grand domaine avant de retourner sur la ferme familiale dont il était appelé à prendre la succession. Quant à Paulin, il avait été embauché comme berger par un gros exploitant et, depuis ce printemps, comme métallo à l'usine du Saut-du-Tarn, près d'Albi. À l'élevage et aux cultures, il préférait sans hésitation la métallurgie mais sa décision n'avait pas chagriné ses parents dans la mesure où il percevrait sa quinzaine. Ils auraient souhaité que Marielle emprunte également le même chemin, devienne apprentie couturière pour acquérir rapidement son autonomie après ses trois années de formation. Hortense Viarouge, la couturière de Lasserre, n'aurait certainement pas rechigné à l'engager. Avec son époux qui était tailleur, ils disposaient de trois salariés et de deux apprentis. Ils avaient renoncé à la solliciter devant l'insistance des religieuses à l'accueillir au pensionnat de leur maison mère. Elles prétendaient que Marielle avait la capacité d'obtenir son brevet élémentaire puis de devenir institutrice. Ils y avaient consenti, mais sans conviction. L'éducation des jeunes filles et leur promotion sociale n'étaient pas prioritaires pour la majorité des

familles paysannes. Aussi, Marielle avait-elle travaillé sans relâche depuis l'automne et plus encore ces dernières semaines pour bien préparer les épreuves, s'octroyer un excellent classement cantonal et démontrer qu'elle pourrait ensuite obtenir le brevet élémentaire. Appréciant le privilège dont sa sœur et ses deux frères n'avaient pas bénéficié, déterminée à dépenser sans compter son énergie et son temps pour réussir, elle était bien consciente qu'elle aurait la chance d'échapper à la condition peu enviable d'une majorité d'adolescentes des campagnes qui étaient condamnées, dans quelques années, à épouser l'agriculture, le commerce ou l'artisanat au moment de leur mariage, même si elles n'en ressentaient aucune vocation.

Marielle ne s'attarda pas. Elle s'équipa de chaussettes, chaussa de vieilles pantoufles et endossa un gilet de laine pour rejoindre la cuisine. Son père s'y trouvait déjà, attablé devant une assiette de soupe fumante. Elle déposa un baiser sur ses joues rasées de frais puis le regarda tendrement. Ils échangèrent un sourire et il lissa de ses doigts sa moustache finement taillée. À son tour, elle s'attabla. Même si elle n'avait pas faim, elle s'obligea à prendre une louchée de bouillon, un morceau de saucisse sèche conservée dans l'huile, un morceau de fromage fabriqué par sa mère qu'elle tartina sur une tranche de miche, une poignée de cerises sucrées et juteuses. La matinée promettait d'être longue avec la dictée et ses exercices, la rédaction et les problèmes de mathématiques. Marielle

mangea en silence tandis que le tic-tac de la pendule rythmait le temps et que Germaine préparait leur casse-croûte de la mi-journée à la lumière d'une lampe à carbure qu'elle avait déposée au milieu de la table. Depuis deux jours, une coupure de courant – la énième depuis une semaine ! – privait d'électricité les familles des Vignes. Au-dehors, le hameau s'éveillait comme chaque matin quand l'aube chassait la nuit. Les coqs s'égosillaient dans les poulaillers en manifestant leur impatience à retrouver la liberté. Les chiens de garde et de berger aboyaient dans les cours et se répondaient. Les vaches meuglaient dans leurs étables. Les cochons grognaient dans les porcheries en attendant leur bouillie matinale et Marielle les entendait depuis la cuisine puisque leurs logettes se trouvaient au rez-de-chaussée de leur maison. Sa collation terminée, elle s'enferma dans la souillarde pour une toilette sommaire puis retourna dans sa chambre. Alors, elle brossa ses cheveux châtons, légèrement ondulés et retombant sur ses épaules, puis s'habilla chaudement pour pouvoir affronter la fraîcheur matinale sur l'attelage des parents de Mireille. Même si la Saint-Jean approchait, les températures n'étaient guère estivales et François Lavabre avait remarqué, ces jours derniers, des traces de gelée blanche dans les bas-fonds. Marielle était coquette dans sa robe du dimanche, à carreaux gris et au col Claudine, son gilet assorti et son béret bleu ciel. Sa camarade de classe, Mireille Combes, l'était également lorsqu'elle la retrouva l'instant d'après, en compagnie de son père, dans l'enceinte de l'exploitation

où patientaient Augustin Combes et ses deux juments comtoises qu'il avait attelées au char à banc destiné à emmener sa femme et ses enfants à la messe ou au marché aux bestiaux mensuel du chef-lieu de canton. Augustin Combes était le plus important propriétaire des Vignes. Il possédait une quarantaine d'hectares de champs, de prairies et de pâturages qu'il exploitait avec du personnel employé à l'année, tandis que les Lavabre n'en détenaient qu'une vingtaine dont des parcelles escarpées ou boisées. Toutefois, il ne cherchait pas à profiter de sa situation, acceptant que ses voisins empruntent ses juments pour les travaux des champs et son taureau pour les saillies, en échange de quelques journées de travail. Pendant que Marielle et Mireille s'embrassaient, les deux hommes se saluèrent d'une cordiale poignée de main. Ils avaient endossé le « costume » du dimanche : la chemise blanche, le pantalon de coutil, la blouse à deux rangées de boutons, le chapeau de feutre. Cette journée était marquante. Comment n'auraient-ils pas ressenti une fierté légitime à conduire leurs enfants jusqu'au cours complémentaire, considéré comme un « temple » du savoir, pour les épreuves du certificat ? À l'instant où l'horloge d'une église égrenait lentement six coups dans le lointain, où les deux paysans vérifiaient si leur montre de gousset était à l'heure, Clément Rayssac et son père Ernest franchissaient l'imposant porche d'entrée dont les portails étaient grands ouverts. Ils se confondirent en excuses, déclenchant l'hilarité de François et d'Augustin habitués aux retards des Rayssac. « Mes

juments vous ont attendu sans rouscailler mais le tortillard ne vous attendra pas lorsque vous voudrez le prendre ! leur asséna Augustin Combes en s'installant sur la banquette de l'attelage et en s'emparant du fouet. Vous ne manquerez pas la station de chemin de fer mais peut-être la machine et les wagons... » Après ces paroles, il s'esclaffa avant de souligner d'une voix ferme : « Maintenant, ne traînez pas et dépêchons-nous si nos enfants veulent être à l'heure... »

À travers sa plaisanterie dépourvue d'animosité à l'encontre des Rayssac, Augustin Combes avait cherché à atténuer les crispations qu'il pressentait chez les trois candidats à l'approche des épreuves mais également à détendre l'atmosphère alors que de nombreuses inquiétudes taraudaient les familles des Vignes en ce 14 juin 1944. Les caprices du temps et la sécheresse persistante inquiétaient les paysans qui redoutaient des récoltes médiocres pour les fourrages, les céréales, les pommes de terre et les betteraves fourragères. Ils se demandaient s'ils n'auraient pas l'obligation dans les prochaines semaines de se séparer de certains animaux pour pouvoir disposer d'une nourriture suffisante pour leurs troupeaux pendant la période hivernale. Déjà, les mercuriales indiquaient des cours à la baisse... François Lavabre s'interrogeait devant les difficultés qui perduraient et pourraient même s'accroître dans le courant de l'été. Pourrait-il cet automne assumer de nouvelles dépenses, avec la scolarité de Marielle, alors que Germaine avait éprouvé bien des difficultés à se procurer des métrages suffisants d'étoffes, souvent au

marché noir et donc chèrement, pour constituer son trousseau de pensionnaire en déboursant bien plus que leurs prévisions ?

Les derniers événements survenus en France et la tournure que pourrait prendre la guerre désormais tourmentaient également les hommes des Vignes. Ils en avaient débattu sur le *couderc* – unique espace public au centre du hameau – où ils se réunissaient parfois le dimanche après-midi ou en soirée. Grâce à Augustin, ils avaient été informés du débarquement des Américains, Anglais, Canadiens et d'engagés de la France libre en Normandie le 6 juin. Recevant *L'Union Catholique*, il possédait une TSF et ne rechignait jamais à communiquer à François, à Ernest et à ses voisins les nouvelles de France qui avaient été diffusées par Toulouse-Pyrénées tandis que son exemplaire du quotidien ruthénois circulait dans le hameau. Ce qu'ils découvraient dans *L'Union Catholique* les laissait perplexes. L'éditorialiste s'acharnait à dénoncer les « sauvages agressions » de l'aviation anglo-américaine contre la France et les massacres de dizaines de milliers d'innocents en Normandie, les manœuvres de la « dissidence » qui travaillait pour le bolchevisme jusque dans les campagnes. Il prédisait une guerre civile, conseillait aux hommes et aux femmes de l'Aveyron de continuer à soutenir plus que jamais le gouvernement de Vichy et le maréchal Pétain en repoussant toutes les « excitations » de Roosevelt et de Churchill. François Lavabre, Augustin Combes et leurs voisins avaient été pétainistes dès 1940. Les deux premiers avaient

combattu dans les tranchées de 1914 à 1918. Se souvenant des qualités de stratège de Pétain, ils avaient témoigné sans la moindre hésitation leur confiance au vainqueur de Verdun. Le comportement inadmissible de certains acheteurs de la commission de ravitaillement qui escroquaient les éleveurs sans le moindre scrupule, l'instauration du Service du travail obligatoire en 1943, les départs des jeunes dans les villages et les contrôles de la gendarmerie, la stupidité de certains fonctionnaires qui réclamaient l'avancement des moissons à Pentecôte pour effectuer la soudure alors que les céréales n'étaient pas mûres, la création de la Milice que contestaient nombre d'anciens combattants de 14-18, avaient émoussé leurs convictions. Que se passerait-il maintenant que les troupes alliées avaient débarqué ? Aux Vignes, personne n'ignorait que les maquis se multipliaient depuis le printemps, regroupant des réfractaires au STO et même des gendarmes. On affirmait que l'un de ces groupes s'était récemment installé dans des gorges boisées à une dizaine de kilomètres du hameau. La semaine précédente, le préposé des Postes l'avait laissé entendre à Augustin Combes. Les familles redoutaient d'être prises en tenailles entre les maquisards dont on prétendait qu'ils sillonnaient la campagne à la recherche de nourriture, les Allemands qui n'avaient pas l'intention de capituler et les miliciens qui comptaient sûrement influencer la population pour qu'elle demeure fidèle à Pétain. Ces circonstances les poussaient à restreindre leurs déplacements en dehors de la commune au point qu'elles

ne voulaient pas fréquenter le marché mensuel du chef-lieu de canton organisé chaque 27 où elles effectuaient leurs emplettes auprès des marchands ambulants et des magasins de la bourgade, rencontraient également de lointains parents ou des relations, alors qu'aucune d'entre elles ne manquait ce rendez-vous à cette saison. Les Combes, les Lavabre et les Rayssac étaient convenus toutefois que leurs enfants devaient se présenter aux épreuves du certificat. Sur leur chemin, croiseraient-ils des militaires allemands ? C'était bien leur crainte. Sept kilomètres séparaient le hameau du chef-lieu de canton. Pour y parvenir, il importait de traverser une nationale à deux kilomètres de la bourgade. Les trois hommes redoutaient que les Allemands occupent le carrefour, les contrôlent, les empêchent peut-être de continuer en direction de Plaisance.

Une dizaine de vert-de-gris, équipés de mitraillettes, surveillaient le croisement lorsqu'ils y arrivèrent. Ils allaient et venaient au milieu de la nationale ; ils aboyèrent des ordres dès que l'attelage survint pour l'arrêter. Leurs paroles gutturales et cette agitation à laquelle elles n'étaient guère habituées agacèrent les juments qui hennirent, grattèrent la chaussée avec leurs sabots et se cabrèrent. Augustin Combes descendit de sa banquette pour les rassurer, s'emparer de leurs brides, les dissuader de traverser le carrefour. Dans l'instant, deux Allemands accoururent, le braquèrent avec leurs mitraillettes. La cinquantaine bien sonnée, Augustin en imposait avec sa stature de bûcheron et ses paquets de muscles mais son regard



tranchant n'inspirait guère confiance. Deux de leurs collègues se précipitèrent également, enclercquèrent la voiture et l'inspectèrent soigneusement. Ils s'assurèrent entre autres que le plancher ne comportait pas de double fond et de cache d'armes. Puis ils vérifièrent le contenu des cartables et fouillèrent ensuite dans les paniers qui renfermaient le casse-croûte de la mi-journée des adolescents et de leurs pères. Ils s'emparèrent de la saucisse, du fromage, des tranches de miche et de toutes les bouteilles de rouge qu'ils emportèrent sans vergogne, les brandissant avec jubilation comme s'il s'agissait d'un trophée. Installés sur le même banc, les trois candidats au certificat avaient interrompu les révisions entreprises dès leur départ des Vignes. La panique s'empara aussitôt de Marielle et de Mireille qui se serrèrent contre Clément. Tous tremblaient, l'estomac noué, la gorge sèche, le cœur cognant dans la poitrine. Depuis l'occupation du département de l'Aveyron en novembre 1942, ils n'avaient jamais rencontré dans le hameau ni même à Lasserre de militaires allemands, que leurs parents appelaient les doryphores parce qu'ils profitaient depuis des années des richesses nationales, comme les parasites des pommes de terre. À leur étonnement, ils entendirent Augustin Combes s'adresser aux soldats dans une langue qu'ils supposèrent être de l'allemand. Prisonnier entre l'automne 1917 et décembre 1918, il avait travaillé dans une exploitation agricole de la Bavière et connaissait les rudiments de la langue de Goethe. Les Allemands répondirent, sans agressivité. Augustin traduisit

aussitôt à l'attention de François, d'Ernest, des trois gamins. Ils guettaient le passage d'un détachement militaire qui remontait vers le nord et ne tarderait certainement pas. Heureusement, l'attelage s'était ébranlé de bonne heure des Vignes. Les juments avaient bien « marché ». Certes il était déjà 7 heures et quart mais il ne demeurait que deux kilomètres à effectuer. L'attente débuta. Les voyageurs patientèrent une quinzaine de minutes avant que des bruits sourds retentissent dans le lointain puis se transforment en ronronnements de moteur et pétarades de mécaniques poussives alors que les véhicules se rapprochaient d'eux. Dominant le croisement depuis leurs bancs, ils les distinguèrent bientôt enveloppés de nuages de poussière qu'ils soulevaient. L'instant d'après, accompagnés par des motocyclistes, apparurent devant eux une vingtaine de véhicules de la Wehrmacht sur lesquels les trois hommes remarquèrent la présence de jeunes hommes casqués et armés qui chantaient des hymnes martiaux, de mitrailleuses démontées, de caisses de munitions, de cantines, de paquetages. Quand disparurent dans la même direction les soldats qui surveillaient le carrefour, Augustin remonta sur sa banquette et ordonna à ses juments de s'élancer puis de traverser le carrefour à la satisfaction générale des passagers, soulagés ne n'avoir pas été inquiétés davantage par les Allemands dont ils craignaient qu'ils les retiennent prisonniers toute la matinée tellement ils étaient nerveux et semblaient contrariés. Quand la guerre finirait-elle ? Et comment s'achèverait-elle ?

Submergés par l'émotion de cette scène tellement inattendue et l'angoisse qu'elle avait suscitée, les candidats ne reprirent pas les révisions et s'enfermèrent dans leurs pensées. Ils arrivèrent au cours complémentaire avec une demi-heure d'avance sur l'horaire de la première épreuve, silencieux et encore apeurés. Pendant qu'Augustin conduisait l'attelage dans la remise de l'une des auberges où il avait ses habitudes lorsqu'il se rendait aux marchés mensuels, Clément retrouva son maître d'école et ses quatre camarades sous un marronnier. Quant à Marielle et à Mireille, elles se pressèrent de rejoindre la jeune institutrice de Notre-Dame qu'elles repérèrent – comme le leur avait indiqué sœur Marthe – à sa silhouette élancée et son chapeau de paille décoré d'une fleur bleue. Elles racontèrent leur mésaventure, se plaignirent de la manière dont les Allemands avaient farfouillé dans leurs affaires et avouèrent l'anxiété qu'elles persistaient à ressentir même si les « doryphores » ne les avaient pas brutalisées. La jeune femme s'appliqua à les rassurer avant de les abandonner ainsi que ses candidates pour en informer aussitôt l'inspecteur primaire qui participerait, après les dernières épreuves, aux délibérations des examinateurs et solliciter son indulgence. Le maître d'école de Lasserre effectua la même démarche.

À huit heures cinquante, l'inspecteur frappa dans ses mains. Les conversations cessèrent brusquement. Les instituteurs et candidats se regroupèrent sous le grand préau pour l'appel avant d'entonner, comme chaque matin dans les classes, *Maréchal nous voilà*. En

les entendant, François Lavabre et Ernest Rayssac se demandèrent si les écoliers de France le chanteraient longtemps, si les Américains et les Britanniques réussiraient à progresser au-delà de la Normandie, si le gouvernement de Pétain continuerait à les ponctionner avec ses réquisitions, si les maquisards pourraient les protéger d'éventuelles représailles des Allemands qui combattaient la moindre tentative de contestation. Personne n'avait encore la réponse à ces questions... Les candidats et les surveillants rentrèrent à neuf heures précises. Ernest Rayssac et François Lavabre quittèrent l'enceinte du cours complémentaire et retrouvèrent Augustin Combes devant l'auberge du Foirail. Il s'était déjà occupé des chevaux qu'il avait bouchonnés puis abreuvés avant de leur distribuer du fourrage et de l'orge qu'il avait apportés sur son attelage. Avant-guerre, la patronne de l'auberge proposait aux candidats et à leurs parents des « repas du certificat » qui étaient abondants mais pas trop lourds. Il n'en était plus question depuis le printemps 1940 et le rationnement. Elle ne préparait que des menus ordinaires pour respecter les interdictions imposées en fonction des journées de la semaine, sans viande ou sans pâtisserie, réclamant des tickets en échange. Comme leurs épouses avaient préparé des casse-croûte, les trois hommes ne disposaient pas de tickets. Les Allemands ayant emporté ce qui les intéressait parmi leurs provisions, Augustin proposa de négocier la rétrocession de quelques victuailles auprès de la patronne. Ils se cotisèrent pour obtenir quelques morceaux de pascade

aux herbes, du fromage, des tranches de miche, deux chopines de rouge pour compléter le contenu des panières. Elle n'essaya pas de profiter de la situation, ils s'en réjouirent. Ensuite, à l'ombre de l'un des tilleuls du foirail, ils discutèrent des prochains travaux des champs et des caprices du temps, des cours du bétail tout en grillant une cigarette et en pestant contre la mauvaise qualité du tabac que leur vendait le buraliste et cafetier de Lasserre. François et Ernest demandèrent à Augustin des nouvelles de son fils, Étienne, qui avait été capturé à Dunkerque en juin 1940 et qui était prisonnier en Poméranie. Ses lettres ne parvenaient aux Vignes que de manière irrégulière et ses parents redoutaient, aujourd'hui, que les Allemands se vengent sur leurs prisonniers si les Américains et les Britanniques s'adjugeaient quelques victoires décisives sur les régiments de la Wehrmacht. Ils parlèrent ensuite d'Ambroise Lavabre, envoyé en novembre 1943 à Saïgon par le supérieur des Missions étrangères de Paris, que ses parents n'avaient pas embrassé depuis le printemps 1941, et dont les lettres n'arrivaient qu'avec parcimonie, souvent plusieurs semaines après leur expédition. Que se passait-il à Saïgon ? L'Indochine était aujourd'hui sous la domination des Japonais, qui avaient pactisé avec l'Allemagne hitlérienne.

Dès que les sonneries de l'angélus retentirent, les trois hommes emportèrent leurs panières pour regagner le cours complémentaire où les épreuves de la matinée s'achèveraient d'ici une demi-heure. Les instituteurs qui n'appartenaient pas à la commission cantonale

mais s'étaient déplacés avec leurs candidats commentaient sous le grand préau la dictée et les cinq exercices demandés alors que les parents s'étaient regroupés sous les arbres en attendant de pouvoir retrouver leurs enfants et de partager avec eux un casse-croûte sur les bancs. Quand les surveillants les libérèrent, après midi et demi, les candidats coururent dans la direction de leurs enseignants qui les pressèrent aussitôt de questions. François et Augustin, toujours chargés de leurs panières dont ils entendaient préserver le contenu jalousement, entourèrent Marielle et Mireille auprès de la maîtresse de Notre-Dame tandis qu'Ernest rejoignait Clément pour connaître ses impressions. Marielle semblait plus détendue qu'à leur arrivée, et même souriante. Les problèmes de distances et de vitesses qui avaient été appliquées à des piétons et à des cyclistes ne l'avaient pas déroutée. Les réponses qu'elle communiqua à la jeune femme étaient exactes. La dictée d'Ernest Perrochon sur la « fée TSF » ne comportait pas de chausse-trapes. Elle n'avait pas oublié le « e » à fée et avait écrit correctement « prêt » puisqu'il s'agissait de prêt à défendre. Elle comptait sur un sans-faute. Le sujet proposé pour la rédaction l'avait de prime abord déconcertée : « Vous avez assisté près de chez vous, dans votre village ou ailleurs, à une scène qui s'est révélée surprenante, amusante ou dramatique mais qui vous a particulièrement frappé. Racontez. » Elle s'était demandé aussitôt ce qui pourrait l'inspirer dans son quotidien, qui échapperait à la banalité et qui retiendrait l'attention de l'examineur. Perplexe, elle

y avait mûrement réfléchi. À l'exception du contrôle effectué par les Allemands qui l'avait angoissée ce matin-là et aurait pu se terminer de manière tragique, son existence de jeune écolière avait été très ordinaire jusqu'à présent. Pourquoi ne le raconterait-elle pas ? Elle s'y était donc risquée et elle provoqua les foudres de l'institutrice de Notre-Dame qui l'accabla de reproches, estimant que cette affaire était bien trop sérieuse pour être rapportée par une adolescente de quatorze ans dans la rédaction du certificat d'études, prédisant déjà à Marielle la sévérité de l'examineur, de la commission et même de l'inspecteur primaire. Ces critiques assénées sans ménagement assommèrent la candidate qui s'effondra en larmes, persuadée en l'entendant qu'elle n'obtiendrait pas son diplôme alors qu'elle s'était appliquée à retracer fidèlement mais sans la moindre animosité ce qui l'avait marquée ce matin. L'entraînant à distance de l'institutrice de Notre-Dame, François Lavabre essaya de la consoler au mieux, en adoptant le contrepied de ce qu'elle affirmait, épaulé par Mireille et Augustin Combes. Pourquoi le correcteur n'apprécierait-il pas sa composition ? Même s'ils étaient des fonctionnaires de Vichy, tous les maîtres d'école n'étaient pas « collabos » et ne souhaitaient pas la victoire de l'Allemagne hitlérienne. Ces dissensions idéologiques dépassaient l'entendement de Marielle qu'accaparaient maintenant les épreuves de cet après-midi. Elle redoutait de ne pas pouvoir se concentrer devant son examinateur pour la lecture, la récitation, les exercices de calcul mental pour lesquels elle

disposerait de quinze secondes pour chacun d'entre eux et qu'elle réussissait facilement d'ordinaire. Elle se troublerait peut-être, bafouillerait... Et l'histoire ? La géographie ? Soucieuse, contrariée, elle mangea peu alors que la pascade de l'auberge du Foirail était moelleuse et les bigarreaux, ramassés par sa mère, délicieux comme la veille au souper. C'était un crève-cœur pour François qui s'était imaginé ce mercredi 14 juin en apothéose après une bonne année scolaire.

Les candidats rentrèrent à nouveau à 14 heures à l'invitation de l'inspecteur primaire. Sous un marronnier, ressassant les propos de l'institutrice de Notre-Dame qu'il considérait comme trop injustes et déplacés, François Lavabre se rongea les sangs en attendant que l'examen se termine. À cinq heures, commentant les épreuves, les postulants au certificat sortirent en jasant comme une volée de moineaux. Marielle avait retrouvé son sourire. Non seulement elle n'avait pas bredouillé devant l'examinatrice mais elle avait planché en histoire sur les découvertes du XIX<sup>e</sup> siècle qui l'avaient tellement passionnée alors que sœur Marthe s'y intéressait peu, se montrant toujours méfiante vis-à-vis du progrès : l'invention de la locomotive, du moteur à explosion, de la photographie et du cinématographe, de l'ampoule électrique et de l'aéroplane. En géographie, elle avait répondu avec autant de précision sur le Rhône et ses affluents... Il convenait maintenant de patienter pendant au moins une heure, ou peut-être davantage, avant que l'inspecteur proclame les résultats. Comme les délibérations leur semblèrent



interminables ! Quand les examinateurs, précédant l'inspecteur qui brandissait ses feuilles si précieuses, apparurent pour se rassembler sous le grand préau, un mouvement se produisit des quatre points cardinaux de la cour. Impatients de découvrir le palmarès, les enseignants, les candidats et leurs parents s'y précipitèrent. Personne ne réclama le silence. Il s'imposait. Pour atténuer le suspense, l'inspecteur respecta l'ordre alphabétique. Mireille était admise. Marielle l'était également, à son grand étonnement après les prédictions pessimistes de l'institutrice de Notre-Dame. Elles sautèrent de joie, embrassèrent leur père qui les complimenta puis se serrèrent dans les bras. Soulagé, heureux, François Lavabre se détendit enfin. Il essuya furtivement les larmes qui coulaient sur ses joues avant de se reprendre pour entendre le classement des cinq premiers. Nouvelle surprise, nouvelle émotion. Marielle Lavabre terminait troisième. Troisième ? Comment était-ce possible après les annonces cassantes et funestes de l'institutrice de Notre-Dame ? La lauréate et son père en étaient abasourdis. Ils s'étreignirent, submergés par l'émotion et incapables de s'exprimer. À ce moment-là, l'inspecteur demanda à Marielle de s'avancer. Elle s'exécuta mais timidement, les jambes flageolantes, les pommettes cramoisies. Le regard de cet homme pétillait comme de la limonade derrière les verres de ses lunettes. Il la félicita pour la qualité de sa rédaction, sa manière astucieuse de mettre en scène, son habileté à ne pas prendre position ni à interpréter alors que la question était ô combien

délicate. Tout en l'écoutant, François Lavabre regarda la jeune institutrice de Notre-Dame qui était devenue écarlate devant le compliment officiel. Il en déduisit que l'inspecteur était un homme honnête même s'il appartenait à l'école sans Dieu : il ne s'était pas focalisé sur les différends entre « collabos », résistants et gaullistes qui opposaient les Français pour apprécier la narration. Y avait-il eu de l'embarras parmi les examinateurs ? Sûrement. Il avait concédé qu'il avait procédé en personne à la correction de cette rédaction à laquelle il avait attribué, sans hésitation, 8 sur 10. Son intervention terminée, Gabriel Maurel, le maître d'école de Lasserre qui avait eu Marielle dans sa classe avant l'ouverture de l'école des religieuses, se détacha de ses élèves pour la féliciter et prévenir qu'il passerait dans les prochains jours aux Vignes où il avait à rencontrer l'un de leurs voisins. Quant à l'institutrice de Notre-Dame, accrochée à ses certitudes, elle s'éloigna en compagnie de ses candidates dont trois avaient échoué mais n'adressa pas de compliment à Marielle qui s'était pourtant distinguée par son classement, ni de parole aimable ni la moindre excuse pour les remontrances injustifiées qui l'avaient déstabilisée pour les dernières épreuves. Comme par provocation à l'encontre de l'inspecteur et des maîtres laïques ou ultime baroud d'honneur, parce qu'elle pressentait que les journées du régime de Vichy étaient dorénavant comptées, elle demanda à ses protégées d'entonner le cantique *Sauvez, sauvez la France au nom du Sacré-Cœur* en traversant la cour.

Les trois candidats rentrèrent aux Vignes auréolés de réussite, à la satisfaction générale. Certes l'ambiance était détendue mais les adolescents et leurs pères redoutèrent la traversée de la nationale. Croiseraient-ils à nouveau un détachement allemand ou même une patrouille ? Heureusement, ils n'en rencontrèrent pas. Le carrefour franchi sans difficulté et sans traîner, ils ressentirent un profond soulagement. Les lauréats chantèrent alors sans retenue, heureux de leur réussite. Entre deux chansons, Marielle et Mireille parlèrent de la prochaine rentrée scolaire – même si elle semblait lointaine – puisqu'elles fréquenteraient le même pensionnat Sainte-Anne pour y préparer le brevet élémentaire. Elles se demandaient déjà si les enseignantes, qu'elles fussent religieuses ou laïques, s'y montreraient aussi cassantes que la maîtresse de Notre-Dame et y manifesteraient autant de prétention. Par ailleurs, elles redoutaient la séparation d'avec leurs familles puisqu'elles ne reviendraient aux Vignes que pour les vacances de Noël après trois mois de classe. Heureusement, elles pourraient s'entraider et se soutenir.

En chemin, Augustin Combes ne fouetta pas la croupe des deux juments et ils n'arrivèrent aux Vignes qu'après 21 heures mais sans encombre. Lorsqu'ils entrèrent dans le hameau, les adolescents se dressèrent sur le char à banc, s'écrièrent à l'attention des voisins : « On a le certif ! On a le certif ! » Certains d'entre eux sortirent de leurs maisons, les applaudirent. Chez les Lavabre, en apprenant la nouvelle qu'elle attendait avec anxiété et qui la comblait, Germaine embrassa Marielle

à l'étouffer. Sylvain se montra bien plus réservé. L'écorce rugueuse, peut-être jaloux de sa sœur pour son excellent classement alors qu'il n'avait obtenu le certificat que de justesse, il ne manifesta pas d'enthousiasme à l'annonce de son succès mais de l'impatience à s'attabler, soulignant sèchement que l'après-midi avait été laborieux. Ils s'exécutèrent. François exhuma d'un placard une bouteille de vin de noix. Ils trinquèrent pour marquer le succès de la lauréate. Pendant le repas, Germaine accabla Marielle d'une cascade de questions sur les examinateurs qui l'avaient interrogée pour les épreuves orales, les difficultés qu'elle avait rencontrées en mathématiques, en rédaction, en histoire, en géographie. François n'intervint pas ; il la laissa raconter la journée depuis le contrôle des militaires allemands qui les avait angoissés jusqu'aux compliments de l'inspecteur après la proclamation du classement sans oublier le comportement désobligeant et les commentaires désagréables de l'institutrice de Notre-Dame. Comme absent, Sylvain ne s'intéressa nullement à ce qu'elle leur rapporta pour se retrancher derrière ses réflexions. Après le fromage, il referma son couteau d'un geste sec et disparut sans une parole en traînant ses galoches sur le parquet de la cuisine. Ses parents et sa sœur y étaient habitués. Taciturne, susceptible, il avait un caractère difficile depuis son enfance mais qui s'était accentué après son certificat lorsqu'il avait travaillé dans une grande ferme ; il détestait se soumettre à l'autorité. Son départ ne pouvait que réjouir Marielle ; elle le craignait. Il l'intimidait avec son mètre

soixante-quinze, ses quatre-vingts kilos de viande, de graisse et de muscles nourris aux pommes de terre et aux châtaignes, à la ventrèche et aux chopines de rouge de leur vigne familiale qu'il ne comptait pas. Certes c'était le portrait physique de son père mais il affichait en plus une extrême dureté dans le regard et, surtout, une farouche volonté de domination qui la terrifiait. Il profitait souvent de ce qu'elle était la dernière et de ce qu'il était destiné à reprendre la propriété pour la rudoyer en dehors de la présence de leurs parents et regretter avec insistance, devant eux, qu'elle ne les seconde pas suffisamment dans les champs au moment des grands travaux et consacre bien trop de temps à ses livres. Il n'approuvait pas qu'elle rejoigne le pensionnat Sainte-Anne cet automne pour y préparer le brevet élémentaire et l'avait ouvertement exprimé lorsque ses parents avaient annoncé leur décision. Marielle déplorait son animosité, ses mesquineries. Qu'y pouvait-elle ? Elle subissait et elle en souffrait en silence comme ses parents. Elle n'y songea plus au moment de se coucher. Dans quelques semaines, elle rentrerait au pensionnat et continuerait à apprendre d'arrache-pied pour pouvoir obtenir le meilleur classement dès le premier trimestre et le conserver ensuite, se présenter au brevet élémentaire dès sa troisième année, le décrocher, enseigner rapidement et prendre sa revanche sur Sylvain.

Le lendemain, avec son attelage, Augustin Combes conduisit les deux adolescentes à Lasserre pour rapporter les manuels scolaires aux religieuses. Redoutant que les Allemands s'aventurent dans la campagne pour rechercher les maquisards, il ne souhaitait pas que Mireille et Marielle effectuent seules les trois kilomètres séparant le hameau du chef-lieu de la paroisse. Comme la fenaison n'avait pas commencé et qu'il n'y avait pas de travaux à accomplir en urgence sur l'exploitation, François Lavabre les accompagna. Il en profiterait pour déposer chez le cordonnier des chaussures à ressemeler qui avaient appartenu à Thérèse et pourraient convenir à Marielle pour l'automne. Ils ne croisèrent point d'Allemands, seulement quelques habitants de la commune et arrivèrent à Lasserre au milieu de la matinée. Ils laissèrent l'attelage et les juments sous les platanes qui se dressaient en bordure du chemin à proximité de l'imposant bâtiment à

deux étages, construit par la congrégation de Sainte-Anne en 1879 pour héberger des religieuses, deux classes et un modeste pensionnat qui proposait alors de recevoir les élèves trop éloignées de Lasserre pour se déplacer tous les matins depuis leur hameau. Les deux classes avaient accueilli des fillettes jusqu'à ce que le gouvernement soumette à autorisation en 1903 toutes les activités entreprises par des congrégations religieuses. À nouveau, elles fonctionnaient grâce à la bienveillance du régime de Pétain et comptaient une quarantaine d'élèves. Certes les religieuses étaient parvenues à « débaucher » seulement une douzaine de fillettes de la communale mais elles avaient complété les classes, à l'automne 1940, avec une trentaine d'élèves originaires de Courbevoie, dans la couronne parisienne, dépêchées par leurs familles qui désiraient à l'époque qu'elles poursuivent leur scolarité en toute sécurité dans le sud de la France. Les plus « grandes » étaient déjà retournées à Courbevoie après l'obtention du certificat d'études. D'autres étaient reparties chez leurs parents après le cours moyen, remplacées par des nouvelles arrivées, ce qui avait maintenu l'effectif. Pour ne pas déranger la directrice de l'école en pleine classe, Marielle, Mireille et leurs pères attendirent patiemment l'heure de la récréation. Dès que les élèves sortirent joyeusement dans la cour, les adolescentes se précipitèrent à la rencontre de sœur Marthe qu'elles informèrent sur-le-champ de leur réussite et de leur classement, s'attirant des félicitations, puis restituèrent leurs manuels. Certes l'année scolaire ne

s'achèverait que dans quatre ou cinq semaines mais Marielle et Mireille ne reviendraient pas à l'école. La première était mobilisée pour la surveillance des animaux dans les pâturages et les grands travaux de la ferme ; la fenaison ne tarderait pas à débiter. Quant à la deuxième, elle terminerait avec sa mère la préparation de son trousseau pour la pension. Aux questions de sœur Marthe, elles ne répondirent que brièvement, à sa grande déception. Non seulement Mireille avait rendez-vous chez la couturière pour des essayages, mais Marielle n'entendait pas s'étendre sur le comportement de la maîtresse de Notre-Dame. Satisfaite de leur réussite qui contribuait à la réputation de l'école, la directrice les embrassa et les incita à bien travailler au pensionnat Sainte-Anne. Peut-être, affirma-t-elle, la supérieure de la congrégation nommerait dans quelques années à Lasserre l'une d'entre elles qui s'installerait derrière le pupitre de sa classe. Ne prenait-elle pas de l'âge ? En y pensant, elle avait les yeux brouillés. Marielle et Mireille sourirent tellement la perspective paraissait lointaine et, peut-être même, improbable.

Pour l'heure, Marielle se préoccupait bien plus des restrictions et des pénuries de matières premières que de sa future carrière. Le cordonnier pourrait-il ressemeler les deux paires de chaussures de Thérèse pour qu'elle les emporte au pensionnat ? Elle le souhaitait vivement ! Les Lavabre n'étaient pas assez fortunés, à l'inverse de la famille de Mireille, pour se procurer des chaussures neuves dont on prétendait qu'elles étaient de mauvaise qualité, peu résistantes



aux intempéries, inconfortables avec leurs semelles-bois articulées. Ses chaussures du « dimanche » d'été et d'hiver, simples, solides mais en cuir, comme les familles paysannes modestes étaient alors en mesure d'en acheter avant que la dépression de 1930-1931 les frappe, Thérèse les avait entretenues. Toutefois, elles nécessitaient aujourd'hui un ressemelage et Marielle se réjouissait par avance de se les approprier même si elles semblaient quelque peu démodées. Depuis que la guerre avait débuté, elle se contentait de galoches montantes, fabriquées par le cordonnier, qu'elle garnissait de paille pour les journées glaciales mais qui l'avaient souvent blessée pour parcourir les trois kilomètres des Vignes à Lasserre.

L'échoppe du cordonnier baignait dans des odeurs de bois vert, de vieux cuir et de poix mais également de bergerie et d'étable car les familles amenaient souvent à réparer des galoches, des sabots, des souliers qu'elles n'avaient pas nettoyés. Célestin s'en plaignait. « Les salauds ! Les salauds ! marmonnait-il devant la montagne de godasses qui empestaient le fumier. Ils me prennent pour qui ? Un domestique de grande maison ? Ou un esclave ? » La soixantaine, ancien combattant de la Grande Guerre comme François Lavabre mais pensionné puisqu'il avait été amputé d'une jambe à Verdun, il s'insurgeait après certains de ces malpropres dont la pingrerie était légendaire. Les anciennes chaussures de Thérèse étaient propres. Marielle les avait recirées. Célestin le remarqua et la complimenta. François Lavabre qui le connaissait bien, puisqu'ils se

côtoyaient à l'amicale des anciens de 14-18, expliqua la situation. Le cordonnier examina les chaussures, mentionna quelles étaient les réparations à effectuer avant de farfouiller dans une caisse remplie de lanières de cuir de dimensions variables qu'il accumulait depuis des années et assemblait de son mieux pour reconstituer une semelle, un talon, une bride. Il était tellement ingénieux que certains le qualifiaient de magicien. Se tournant ensuite vers François et Marielle, il répondit : « Vous pouvez y compter si cette demoiselle n'est pas exigeante ! Comme d'habitude, je me débrouillerai avec de la récupération... » S'adressant à l'adolescente, il compléta avec une pointe d'humour : « Tu pourras même danser avec tes souliers quand les doryphores auront déguerpi ! » François objecta qu'elle était encore trop jeune pour fréquenter les bals lorsqu'il ressortirait son accordéon puisqu'il animait avant-guerre des soirées à l'auberge et dans les environs. « Trop jeune ? rétorqua-t-il tout en haussant les épaules. À 14 ans, certaines gamines connaissent déjà les éclairs et le tonnerre... » Ils s'esclaffèrent tandis que Marielle rougissait puis ils discutèrent des victuailles que François Lavabre pourrait apporter, en échange, au moment de la livraison des chaussures. Ils topèrent comme sur un champ de foire. Marielle était satisfaite ; elle n'aurait pas honte de ses chaussures même si elles n'étaient pas de la dernière mode.

Pour l'adolescente, débutèrent des vacances laborieuses. Après la vaisselle du déjeuner, elle emmena la vingtaine de brebis dans la prairie du Suquet avec l'une

des chiennes de berger de la maison. Il n'était plus question d'emporter les cahiers ou les livres de classe pour les révisions du certificat maintenant qu'elle avait son diplôme mais un sac à ouvrage avec de quoi occuper utilement l'après-midi tout en surveillant les animaux. Son trousseau, que Germaine avait commencé à constituer dès l'Épiphanie, n'était pas encore complet. Certes la couturière de Lasserre avait confectionné les blouses, les chemises, les robes. Dans la malle qu'elle prendrait au pensionnat, elles voisinaient avec des serviettes de toilette déjà anciennes mais convenables et des draps d'autrefois – quasiment inusables ! – qui remontaient à avant la Grande Guerre, à l'époque du mariage de ses parents en 1912. Mais le tricotage des chandails, des gilets et des chaussettes n'était toujours pas terminé. Germaine l'avait entrepris dès la semaine de Pâques mais il était d'autant plus fastidieux que la provision devait être suffisante pour l'ensemble du trimestre. Elle avait été prévoyante, comme à son habitude, et roublarde à l'image de nombreuses familles paysannes. Lorsque la laine brute avait été réquisitionnée par le gouvernement pour les grandes fabriques, les Lavabre n'avaient pas rétrocedé aux grossistes qui parcouraient les campagnes pour la collecter toutes les toisons résultant de la tonte annuelle. Ils en avaient enfermé dans des toiles de chanvre qu'ils avaient nouées aux quatre coins puis ensevelies sous la réserve de branches et de fagots destinés à la chauffe du four à pain, avant de les apporter discrètement jusqu'à la filature. Depuis 1940, à l'image de leurs voisins éleveurs, ils n'avaient jamais

manqué d'écheveaux alors que Germaine avait détricoté de vieux chandails pour pouvoir réemployer la laine. Elle avait enseigné à Marielle comment tricoter les chaussettes, les écharpes, les pull-overs, les gilets. Certes elle intervenait pour certaines opérations difficiles, comme la confection des cous-de-pied pour les chaussettes, des emmanchures ou des poignets pour les chandails. Mais l'adolescente se débrouillait bien aujourd'hui, manifestant suffisamment d'habileté pour que sa mère ne reprenne pas ensuite ses ouvrages. Mieux ! Elle éprouvait de la satisfaction à participer au tricotage de ce qui était indispensable à son trousseau et de constater également que toutes deux utilisaient de la laine de qualité. Dans ses lettres, une cousine de son père – Annette – regrettait la médiocrité des produits qu'elle recevait dans sa boutique de bonneterie-mercerie-lainages à Rodez, s'attirant les critiques de sa clientèle. Les pelotes étaient souvent formées d'un mélange de laine, dont la proportion diminuait d'année en année, et d'effilochures provenant de retillons (tissus neufs) et de vieux chiffons. Les chaussettes et les chandails tricotés avec cette « laine de guerre » ne procuraient pas la même chaleur qu'avec les laines d'avant la guerre. Dans la prairie du Suquet, assise sous un chêne, Marielle y songeait tout en maniant ses aiguilles et en surveillant le troupeau. Certaine de ne pas ressentir le froid cet automne grâce à ses chaussettes, à son écharpe, à ses chandails, elle se demandait ce que ses camarades porteraient au pensionnat. De l'industriel ou du « tricoté-maison », comme elle ? Par

ailleurs, elle s'interrogeait sur les adolescentes qu'elle y côtoierait pour sa première année de cours supérieur. Des citadines autrement plus élégantes qu'elle ? Des héritières de familles paysannes fortunées à l'image de Mireille qui avait toujours conservé sa simplicité ou des pimbêches bouffies de prétention ? Elle avait compris que l'inscription à Sainte-Anne n'était pas accessible à une majorité de familles modestes, que ses parents consentaient d'importants sacrifices financiers pour qu'elle poursuive ses études mais également que l'école laïque ou « sans Dieu » était gratuite. Lorsqu'elle fréquentait l'école communale, elle emportait chaque matin sa gamelle qu'elle réchauffait sur le poêle, au moment du déjeuner. Depuis son départ chez les religieuses, à l'automne 1940, elle avait continué à apporter son casse-croûte de la mi-journée. Cependant, ses parents avaient effectué à plusieurs reprises dans la même année scolaire des livraisons de volailles et de pommes de terre chez les religieuses mais jamais, auparavant, chez Gabriel Maurel, le maître de l'école « sans Dieu ». Pourquoi ? L'école « sans Dieu » était-elle gratuite parce qu'elle était publique et s'adressait à tous les élèves, pauvres et riches, pour leur donner la chance d'étudier et de réussir ?

La réponse à sa question, elle n'attendit pas longtemps avant de l'obtenir. Gabriel Maurel avait informé François Lavabre et Marielle, le mercredi des épreuves du certificat, qu'il viendrait bientôt dans le hameau et passerait chez eux. L'annonce ne les avait pas intrigués puisque l'instituteur occupait également les fonctions